

**I**RIS.  
Je n'arrive pas à l'imaginer morte.

Tombée du ciel comme un grand oiseau blanc. Striant la nuit. Avalée par la mer.

Boule de feu peut-être, étoile filante ou météore. Et alors seulement cela devient possible. Aigu jusqu'à l'évidence, malgré tout ce qui à l'intérieur résiste de peine et d'incrédulité, de révolte et de scandale. Iris s'en est allée aussi soudainement, aussi brutalement, qu'elle était arrivée.

Et nous avait, une fois déjà, quittés.

Cela fait trois jours que j'ai appris qu'elle était à bord de l'avion qui s'est – on dit – *abîmé* en mer.

Deux jours que je sais qu'elle était accompagnée de son mari, mais pas de sa petite fille.

Un jour que j'ai décidé d'écrire à cette petite fille. Une sorte de lettre. Lui raconter ce qu'Iris avait été pour moi, qui avais à l'époque dix ans. J'en ai vingt-cinq aujourd'hui.

Le choc de la nouvelle a renversé l'équilibre naissant de l'été. Je finis de mettre de l'ordre dans mes cahiers pour la rentrée prochaine, je range tout, fermant l'appartement pour deux mois. Et alors que je nettoie, classe, trie, et refais vainement ma valise, alors que je tourne et retourne dans ma tête les mots que j'écrirai, peut-être, à la petite orpheline, cela me paraît impossible tout à coup. Infaisable ou absurde. Affreusement vain. La boule commence au ventre et me remonte dans la gorge. Je voudrais pouvoir la ranger aussi.

Le soleil de fin d'après-midi illumine la pièce d'une gaieté imperturbée. Je dépose une à une mes plantes sur la loggia qui sert de palier, comme des morceaux de moi que j'abandonne, en deuil, et je me dis que si cette idée doit prendre corps, cette lettre ou cette histoire, cela ne pourra se faire que là-bas. Dans la maison où j'ai passé mon enfance. Sous le château en ruines, si près du ciel. Dans le village réfugié sur la crête d'une montagne dressée comme une vague haute dans une mer très verte. Où Iris est venue.

Alors je cesse de lutter et j'accepte, tout doucement, de pleurer.

C'EST EN PRENANT UN VERRE avec Marie au Café Bleu que j'ai appris la nouvelle. Tout à coup elle a dit, Il y a eu un accident d'avion. J'ai tourné la tête. Derrière moi, l'écran était trop haut. Je suis allée m'asseoir à côté d'elle.

Le journaliste, les cheveux plaqués par le vent, parlait fort dans la grosse boule noire qui lui servait de micro. Il s'agissait d'un avion russe. Moscou-Helsinki. J'allais retourner à ma place, mais le présentateur a dit qu'il y avait quatre Français à bord, dont une comédienne qui voyageait avec son mari franco-russe. Il a prononcé un nom. J'ai reconnu son visage. Petit, menu, avec ses yeux bleu gris et ses lèvres très fines. Devenu démesurément grand sur l'écran. Quarante-trois ans, disait le journaliste, une carrière exigeante, tout entière consacrée au théâtre et aux textes.

Iris Dambre.

Son nom de scène sans doute. Elle ne s'appelait pas ainsi quand elle était arrivée au village. Mercier, je crois. On ne l'appelait que par son prénom, alors je ne sais plus.

Je suis restée figée devant l'écran. J'ai dit à Marie, Je la connais. Marie m'a posé une question que je n'ai pas entendue.

En pleine nuit, l'avion s'était abîmé en mer, dans la Baltique froide. On penchait pour l'instant pour une défaillance technique. Il y avait soixante-quinze passagers à bord. Essentiellement russes ou finlandais.

Des Russes, des Finlandais, et Iris.

J'ai marché dans la ville brûlante. Je n'ai appelé personne. Comme si le retour d'Iris dans ma vie, surgi de son oubli, exigeait le silence.

Plus tard, j'ai reçu un message de Luce, aux États-Unis depuis deux jours. Luce que j'ai, un an peut-être avant l'arrivée d'Iris, décidé d'appeler par son prénom, enfouissant le mot maman dans le tiroir d'une enfance profonde, à ne ressortir qu'en cas de forte fièvre ou de très grand chagrin. À l'école, une de mes amies, arrivée d'Espagne, de l'autre côté de nos montagnes, et qui ne savait pas encore très bien prononcer, m'avait appris que *luz* voulait dire lumière. Cela m'avait enchantée. Aussitôt rentrée, j'avais demandé à Luce si désormais je pouvais l'appeler comme ça, par son nom de lumière douce. Elle s'était étonnée, un peu embarrassée, Tu es sûre? Et ton père, tu l'appelleras comment? J'avais réfléchi. Mon père s'appelait Pierre et c'était parfait. Un nom de montagne et de silence aussi. Luce avait souri, Si tu veux, il faudra que je m'habitue.

Luce s'émerveillait de l'Amérique. Ton père aussi, disait-elle. Il aimait les grands espaces.

Leur joie a cogné contre ma peine. J'ai pensé que je ne leur dirais rien pour l'instant. Qu'en Amérique on ne parlerait sans doute pas d'Iris, et que Luce craignait les avions.

Je me suis réveillée plusieurs fois. J'avais trop chaud, manquant d'air malgré les fenêtres ouvertes, la ville tout entière suffocante. Pensant à Iris. À David Bowie. Au loup. À mes dix ans.

C'est bien plus tard, dans la nuit mauvaise, que l'idée a commencé à pousser. Insistante, obstinée. Absurde ou incongrue. L'idée de la lettre qui, depuis, ne m'a pas quittée.

[...]



Ariane Schréder, *Et mon luth constellé*  
Roman

256 pages | ISBN 978-2-35087-435-7 | 18 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)